

Antonio Araldi

Vincent Engel

Number 56, June–July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Engel, V. (1994). Antonio Araldi. *Nuit blanche*, (56), 62–63.

Antonio Araldi

Nouvelle inédite de Vincent Engel

L'histoire dont je voudrais vous rendre compte aujourd'hui, inconnue ou presque du grand public, a bouleversé cet univers clos et singulier à plus d'un titre des collectionneurs de voitures. Mais cette renommée ne s'attache qu'à l'accessoire, qu'au dénouement – insupportable pour ce cénacle – d'un drame longuement noué, au travers d'une destinée où un homme amoureux sacrifia beaucoup à une femme exigeante. Pour ceux qui n'appartiennent pas à ce monde et qui ont eu vent de cette affaire, il ne s'agit que d'une anecdote, une excentricité à ajouter à la panoplie déjà longue de ces amateurs tous plus ou moins fous.

Cette histoire est, en apparence et en vérité, d'une confondante banalité, outre les sommes énormes qui furent nécessaires à son accomplissement – mais cela aussi n'est guère original, quand bien même on considérerait l'argent comme une cause, et non comme un aboutissement. Femme capricieuse, homme riche, voiture monstrueuse. Sexe, argent, mort. Femme-machine, conduite-virilité. À telle enseigne, on réclamerait le silence, l'abandon d'un récit épuisant de conformisme, mille fois vu, entendu, ou lu. On ne tolère pas que les extrêmes soient banals autant que nos vies quotidiennes, et l'on interdit aux autres ce que l'on s'octroie avec complaisance.

Et c'est bien pour cela que je raconterai l'histoire d'Antonio Araldi. Tout dépend du regard que l'on pose sur les gens, sur les choses, sur les destinées. Le fruit défendu : une vulgaire pomme, sans cesse et par tous dévorée, repoussant partout et sans cesse ; ou un goût délicieux, savouré en silence. Que tout ait été vécu n'atténuera jamais ni la joie ni la souffrance d'un être, pas plus que cela n'empêchera des enfants de naître, de grandir, de mourir. Nous sommes tous des faits divers.

* * *

D'abord, elle lui avait murmuré, un soir : « Je t'aime parce que tu me surprends. » Il l'avait serrée contre lui, pour faire croire qu'il était heureux ; mais il avait eu peur. Il devinait l'enchaînement logique de cette déclaration qui, tôt ou tard, tournerait en sommation : « Je t'aimerais tant que tu pourras m'étonner. Mon amour est entre tes mains. » Il avait fallu quatre ans. Quatre ans de répit, épuisants, pendant lesquels il s'était ingénié à demeurer sur la piste, piste de cirque et de course, où le jetait la passion exigeante de sa femme. Jamais il n'avait songé à lui renvoyer l'argument, il devinait que c'eût été idiot. Chacun de ses mots, de ses gestes lui faisait comprendre, depuis leur rencontre, que le plus étonnant qu'il pouvait attendre d'elle était qu'elle restât avec lui. C'était ainsi. L'argent n'y faisait rien : elle le quitterait malgré sa fortune, et celle-ci ne lui procurerait aucune femme comparable. Il savait que des couples s'aimaient de concert, en partage, sans condition, sans marché, que certains y trouvaient du bonheur, certains de l'ennui ; il savait que d'autres, hommes et femmes, étaient dans son cas, qui tous ne se plaignaient pas de cette infériorité et de cette menace constante qui, sans doute, donnaient à leurs yeux tout le sel à leur passion. Il ne discutait pas et ne pouvait dire s'il souffrait vraiment. Il aimait sa femme parce que, se disait-il quand il essayait de se trouver une raison d'apaiser une blessure nouvelle, elle était splendide, à la fois glacée et brûlante, imprévisible, parce que les gens se retournaient sur eux, parce que, peut-être, durant ces quelques années où, chaque jour, il avait dû accomplir des exploits pour la conserver, elle avait respecté son rôle et ses répliques : elle l'avait aimé, à sa manière certes, mais exclusivement. Cette fidélité, qui ne laissait pas de surprendre les incrédules, moquant chez lui une soumission qui ne pouvait qu'être synonyme d'infortunes conjugales, cette fidélité seule, finalement, changeait son apparent abaissement en victoire. Même si, tous les matins, il lui fallait se souvenir que ce triomphe ne tenait qu'à un fil sur lequel, inlassablement, il devait accomplir des prouesses pour maintenir son bonheur en équilibre.

Antonio Araldi était donc un homme immensément riche. Dans l'Italie des années cinquante, près de Sienne, il avait bâti une villa somptueuse, et à proximité, une petite usine, ou un grand atelier. Pour ne pas rester inactif, il y construisait des véhicules de rêve, tous rentrés dans la légende et dans les nuits des collectionneurs. C'était son autre passion, celle où il conservait le contrôle, celle qui complétait le tableau de son bonheur. Il passait des mois, entrecoupés de voyages avec sa femme, à concevoir un modèle, qu'il réalisait ensuite à cinquante exemplaires, ni plus ni moins, numérotés et personnalisés selon l'acquéreur. Il n'y gagnait rien : il couvrait ses frais, payait royalement ses ouvriers et mécaniciens, ce qui suffisait à devoir exiger un prix très élevé. L'élite financière du globe se disputait à chaque reprise pour avoir le droit d'acquérir un spécimen. Quelques mois avant la mise en production, Araldi annonçait l'heureux événement. Des centaines de demandes affluaient, on lui offrait des avances, des primes ; il refusait tout, notait le nom des prétendants sur un morceau de papier. Puis, à la date fixée, il demandait à sa femme de tirer au sort les cinquante privilégiés, lors d'une petite cérémonie où tous tenaient à être présents, même les Américains et les Japonais les plus occupés. Libre ensuite aux malchanceux de se battre en surenchères pour tenter de racheter leur titre d'achat aux gagnants.

Une seule ombre à ce tableau clinquant de chrome et d'argent : sa femme refusait de conduire une de ses voitures. Très sportives, elles manquaient, selon la Signora Araldi, de confort : équipement sommaire, sièges et suspensions trop durs... Elle préférait les coupés anglais, et s'était fait offrir une splendide Jaguar, elle aussi « série limitée ».

Araldi toléra cet affront tant qu'elle lui dit l'aimer parce qu'il la surprenait. Mais le jour où, rentrant d'un voyage un peu décevant, elle lui fit comprendre que, désormais, la cause devenait une condition, la vue de la Jaguar garée dans la cour lui devint insupportable. Sans savoir pourquoi, après quatre années, il voulut exiger qu'elle changeât de voiture, qu'au moins elle optât pour une italienne. Ce furent d'abord quelques remarques hasardées au détour d'une conversation anodine. Puis, la première dispute.

On allait procéder au tirage pour la vente du quatrième modèle Araldi. Comme de coutume, une foule de magnats étaient venus assister à cette curieuse élection et partager le plantureux buffet toscan dressé dans le parc. Antonio Araldi se tenait à côté du prototype, avec sa femme. Au moment où l'on apportait l'urne contenant les noms des six cents prétendants, un invité lança, par boutade : « Et vous, Signora Araldi, vous persévérerez à rouler en Jaguar ? » D'habitude, à cette question devenue rituelle, elle répondait : « Que voulez-vous ? Il y en a trop peu, et mon mari préfère ses amis à sa femme. » Mais cette fois, elle eut un sourire cruel : « Bien sûr. J'aime trop le confort. » Son mari blêmit, et l'assistance éclata de rire, ravie de cette nouvelle réplique.

Quand ils furent seuls, il laissa éclater sa fureur, exigea la vente immédiate de la Jaguar. Elle le laissa vociférer, sans broncher, jouant distraitement avec un verre de whisky. Il se calma enfin, attendant sa réponse. Elle se releva et, avant de quitter la pièce, se contenta de dire, d'une voix glacée : « Je me demande si tu seras encore longtemps capable de me surprendre. Me surprendre agréablement, bien sûr. »

Il ne la rejoignit pas cette nuit-là. Il se promena dans le parc, puis s'enferma dans l'atelier où il s'endormit sur un matelas, à côté des pièces de carrosserie que, dès le lendemain, on se mettrait à assembler.

Il la retrouva pour le petit déjeuner. « Si je te dessine une voiture qui serait à la fois la plus confortable et la plus sportive, tu abandonnerais la Jaguar ? » Elle le regarda avec amusement. « Sans doute, oui... Mais attention, Antonio, tu vas confondre amour et art. Il ne restera rien, ensuite, si tu échoues. Ou si tu réussis trop bien. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que tu joues ta dernière carte. » Il lui répondit par un sourire fatigué, et partit se mettre à l'ouvrage.

Durant des mois, il se consacra à la création de cette voiture parfaite, évitant de rencontrer sa femme, qui fut d'ailleurs absente très souvent, préférant passer ces journées solitaires dans une villa qu'ils possédaient sur la côte adriatique. Il travaillait fébrilement, sans relâche, du soir au matin, du lundi au dimanche, hurlant de joie ou de rage au gré des avatars. Pour la première fois depuis son mariage, il se sentit devenir jaloux. Il se demandait, dès qu'il interrompait sa tâche, ce qu'elle faisait à cet instant, avec qui elle pouvait se trouver. Il la soupçonnait, mais refusait de la faire surveiller, ce qui ne pouvait qu'accroître sa suspicion. Il dormait mal. Ses employés s'inquiétaient : lui qui, jusqu'à présent, s'était toujours

amusé en travaillant, s'énervait, tempêtait. Fréquemment, le matin, on le retrouvait endormi dans l'atelier, sur des plans. Mais le prototype, lentement, prenait forme.

Pour l'habitacle, il avait débauché les plus grands spécialistes italiens. Il prévoyait d'utiliser les essences de bois les plus rares, les cuirs et les tissus les plus fins. Lui mit tout son génie dans la conception du moteur, qu'il voulait imbattable, et dans celle de la carrosserie. Il parvint à mettre au point un moteur d'une puissance jusqu'alors inégalée, pas même par un bolide de course. Placé à l'avant du véhicule, il laissait échapper de la tôle huit tubes chromés de chaque côté. La ligne était elle aussi complètement originale, cela ne ressemblait à rien de connu : très basse, large à la hauteur de l'habitacle, resserrée vers l'avant et l'arrière. Les courbes se mariaient aux angles avec une audace que nul autre n'aurait osée et réussie.

Enfin, après trois saisons de souffrances et de joies, d'échecs et de réussites, il estima que le prototype était prêt. Pour la première fois, il choisit de ne pas lui donner un numéro, mais le prénom de sa femme. Il convoqua les meilleurs pilotes de compétition pour qu'ils viennent tester l'engin. Leur verdict fut cruel : effrayés par la puissance du bolide, ils estimèrent que tout, suspension, équilibre, jusqu'au profil de la voiture, était inadapté à ce moteur. Ils jugèrent ce monstre impossible à maîtriser. « C'est une bête à tuer ! », déclarèrent-ils à Araldi. C'est lui qui faillit les tuer. Il les flanqua à la porte en les traitant d'incapables.

Sa femme revint le lendemain, et elle ne put masquer son étonnement devant la beauté de la voiture, le confort de l'habitacle. Son mari exultait, tout en essayant désespérément de gommer la condamnation des pilotes qui gâchait sa joie. « Autre chose qu'une Jaguar, non ? » Elle acquiesça en souriant, et vint l'embrasser longuement. « Tu comptes la mettre en vente, comme les précédentes ? » Il s'assombrit. « Non, non... ce sera un spécimen unique. Juste pour toi. » Elle fut flattée de ce privilège. « Mais tu dois me promettre une chose, mon amour, murmura-t-il en ne pouvant contenir un léger tremblement de la voix : ne roule jamais trop vite. C'est un bolide, il peut être dangereux si on exagère... » Elle le regarda avec étonnement, puis éclata de rire : « Ne t'en fais pas, Antonio. J'ai toujours su jusqu'où je pouvais aller. » Il la prit dans ses bras. « Alors, tu vas revendre la Jaguar ? – C'est promis, mon cœur. Demain, je la conduis en ville, au garage. Tu ne la verras plus jamais. » Et ils s'embrassèrent comme aux premiers temps de leur amour.

Elle mourut le lendemain, en descendant vers Sienne. Dans un tournant, il est probable qu'elle perdit le contrôle de la Jaguar, qui quitta la route et vint s'écraser dans un ravin.

Cet accident bouleversa la vie d'Antonio Araldi. Il ferma son usine et se retrancha dans sa propriété. Plus personne ne reçut sa visite ou ne lui en rendit. Lentement, on l'oublia. Seules ses voitures restèrent, avec leur légende. Quelques initiés racontaient qu'il s'était mis à collectionner les automobiles, et qu'il avait transformé son atelier en musée – que nul jamais n'avait visité. Sans doute le dernier prototype Araldi, dédié à sa femme et conçu pour conserver son amour, y occupait-il la place centrale.

* * *

Je travaille pour une importante banque d'affaires européenne, à Paris. Notre directeur m'avait chargé de me rendre, pour un client privilégié, à une vente publique et d'y acquérir, à n'importe quel prix, un exemplaire rarissime de Jaguar – ne me demandez pas de détails, je suis d'une rare incompétence en la matière.

Je ne soupçonnais d'ailleurs rien de ce monde absurde des collectionneurs, et n'eût été l'ordre impératif de mon supérieur, je me serais enfui depuis longtemps de cette salle des ventes. Je ne sais si je dois à mon métier ou à mon éducation de ne pas supporter le gaspillage, surtout pour de telles raisons. J'ai dû monter à une somme que je qualifie de franchement infernale. Mais j'avais fait mon devoir. Ou presque. Mon directeur m'apprit que l'acheteur tenait à ce que j'accompagne le camion spécial venu d'Italie pour y ramener la voiture.

Antonio Araldi, dont je n'avais jamais entendu parler, avait alors quatre-vingt-quatre ans. C'est un vieillard qui nous accueillit devant la villa toscane où, jadis, le gratin mondial se réunissait pour l'attribution des cinquante nouvelles Araldi. Deux jeunes gens, beaux et musclés, s'occupaient de lui. Il se montra fort aimable à mon adresse, tandis que l'un des jeunes gens se dirigeait vers le camion, sans doute pour veiller au déchargement. « Vous devez avoir faim, Monsieur », me dit-il dans un français couleur de Sienne. J'acquiesçai et le suivis sur une terrasse où une table avait été dressée avec deux couverts. J'ignorais en cet instant être la première personne, outre les deux domestiques, à pénétrer dans le domaine d'Antonio Araldi et à le rencontrer depuis le décès de sa femme.

Durant le repas, il parla longuement, à mots lents et mesurés. Il sentait la mort prochaine, m'expliqua-t-il. Il voulait, avant cela, confier son histoire – « l'histoire de ma vengeance, *Vendica questo sangue*, comme on dit dans l'opéra ». Mais il ne fréquentait plus personne, et il avait choisi dès lors de se fier au hasard. Il me narra donc le récit que je viens de retranscrire fidèlement. Quand il eut achevé, il me regarda fixement et me demanda : « Vous comprenez pourquoi je tenais tellement à racheter cette Jaguar, la même que celle dans laquelle mon épouse a trouvé la mort ? » J'étais très embarrassé. « Puis-je vous confier le fond de ma pensée ? » Il eut un hochement de tête affirmatif. « Vous aviez joint votre amour pour votre femme à celui que vous portiez aux voitures. Il ne vous restait plus que ces dernières ; vous les avez collectionnées pour maintenir vivant le souvenir de votre femme, et lui rendre ainsi un perpétuel hommage. » Il eut un sourire étrange, et se caressa le menton. « C'est une façon de voir les choses... » murmura-t-il enfin. « Venez, vous allez être le premier à visiter mon mausolée. » Il fit signe au jeune homme qui attendait patiemment derrière lui, et je leur emboîtai le pas, intrigué, suivant le rythme lent du vieillard, jusqu'à un énorme hangar que la maison m'avait caché, et devant lequel attendait le camion et son précieux chargement. Araldi appuya sur un bouton, et deux lourdes portes coulissantes s'ouvrirent lentement, dans un grondement infernal. Sans y être invité, je m'avançai.

Au milieu du hangar, éclairé par des centaines de spots aveuglants, installée sur un podium, une idole défigurée : la Jaguar de la Signora Araldi, dont l'avant était complètement écrasé, dressé comme un dérisoire et superbe bras d'honneur. L'état de l'habitacle ne laissait aucun espoir sur le sort de l'occupante. À côté, étincelant, le dernier modèle Araldi, que nul n'avait jamais pu piloter. Sur les murs, des dizaines de photographies géantes, d'une femme très belle et très dure. En dessous, des outils barbares et terrifiants, massues, leviers, pinces, enclumes, vrilles, coins... Et puis, partout dans ce hangar énorme et sinistre, des voitures, par dizaines, désarticulées, pourries, éventrées, dynamitées, déchiquetées, compressées, pour chacune de ces pièces de collection un supplice différent, mais toutes bafouées au nom d'une vengeance vaine et dramatique. Dérisoire.

Araldi, dans mon dos, me laissa faire le tour de ce sanctuaire, le tour de sa souffrance et de son combat, de sa triste victoire. Parfois difficilement, tant certaines étaient devenues méconnaissables, je lisais le nom de modèles dont le nom était à ce point prestigieux qu'il éveillait en moi, pourtant ignare, un frisson curieux. Quelques-unes n'avaient reçu aucun coup, mais avaient dû subir des mois durant l'outrage de la pluie, portes, toit, capot ouverts : leur décomposition exhalait une odeur de cadavre. Je devinais qu'avec cette dernière Jaguar, Araldi allait dramatiquement mettre un terme à sa vengeance, avant que la mort n'en mette un à sa vie. À ce moment, dans mon dos, un bruit puissant de moteur retentit : un des deux jeunes hommes sortait la Jaguar du camion. « Avez-vous déjà vu les bœufs que l'on mène à l'abattoir, Monsieur, ou le taureau qu'on étrille pour la corrida ? » me glissa Araldi, avec le sinistre sourire du tyran à l'agonie ordonnant la destruction de son empire. Sans attendre de réponse, il marcha péniblement vers sa dernière création. L'autre garçon l'aida à prendre place au volant, puis vint s'asseoir à ses côtés. Un rugissement éclata. Je n'avais jamais entendu un bruit pareil, aussi redoutable et terrifiant.

Araldi me fit signe de venir, et me tendit une enveloppe, par la fenêtre. « Vous remettrez ceci au notaire Pignoscelli, à Sienne. Une sorte de testament. L'État italien sera peut-être content de faire de mon musée une attraction touristique. Cela n'a pas la moindre importance. Quant à vous, je vous demanderais de veiller à ce que ces deux dernières pièces viennent y prendre leur place. Je vous fais confiance. »

J'étais trop abasourdi par le spectacle et le bruit pour pouvoir réagir. L'Araldi glissa doucement vers la sortie, abandonnant la Jaguar défigurée, dont le sosie intact attendait patiemment que passe le maître flamboyant au soleil retrouvé d'une longue nuit d'attente. Un épais nuage de poussière s'éleva sur le chemin de terre sèche, tandis que le vacarme des deux voitures lancées à la poursuite de leur folie s'estompait péniblement.